

LUC ARKANSAS

LES GALEJADES SINGULIERES

NOUVELLES

7

LES DEUX BAFFES

Cela arriva dans la campagne profonde de France, au loin, au coeur d'une belle nature sans prétention, abandonnée ou presque, avec des champs vastes, si vastes et lointains que l'on en demeurait pantois d'admiration, quand on a fréquenté régulièrement les villes encombrées, animées et bruyantes. Ici, personne en vue... Des prairies étonnamment fleuries, des arbres généreux, accueillants et parfumés, disposés par places comme dans une peinture de maître. Une rivière encore, essentielle, qui se baladait à travers les prés ensoleillés. Peut-être, d'ici, delà, quelques animaux oubliés qui broutaient avec bonheur une herbe drue et verdoyante. Aucun bruit, sinon le chant des oiseaux à travers les bocages épars, l'appel d'un col vert dans un marécage dissimulé...

C'était dans ce paradis que vivait Gervais Fontaine, mais il ne le savait pas. Sa ferme, ancienne et mal entretenue, s'inscrivait dans un hameau abrité par un bois, juste au bord d'une route étroite et déserte qui desservait un petit bourg à l'ouest, lui-même loin de tout. Les quelques âmes terriennes qui vivaient là se comptaient sur huit doigts. Peut-être trois femmes pour cinq hommes, pas d'enfants pour crier fort et rire, hélas. On était ici petits cultivateurs. On vivait chichement des productions locales; on faisait son vin et ses fromages; Léon, le facteur, lui se chargeait de rapporter le pain depuis le bourg voisin, livré avec les rares courriers. La ville, on ne connaissait pas ; on en avait peur ; d'ailleurs nul n'était jamais malade. Cependant, était-on heureux dans ce pays si différent ? Qui aurait pu le dire ?

Gervais Fontaine était revenu de ses champs, à pied , son outil sur l'épaule. Il n'avait croisé personne, à peine le chien méchant des Antoine qui aboyait à chacun, même après les mouches. Gervais était un petit homme d'une cinquantaine d'années, trapu, actif, avec un bon visage sympathique, mais rougi par les excès de soleil et sans doute aussi par les excès de coups de pinard, car il avait une bonne

cave sous la maison, laquelle, au fil du temps, avait assisté à des pillages réguliers, malgré les récoltes quelquefois généreuses.

Vivant seul, étant célibataire comme beaucoup, il avait l'habitude d'organiser lui-même ses repas dont la cuisine était souvent sommaire. Mauricette, son amie, qui vivait à l'autre extrémité du hameau, lui préparait quelquefois des "mangeailles recherchées" ou il allait la rejoindre discrètement chez elle, le soir de préférence, à l'abri des curieux, ce qui lui permettait de dormir là-bas.

Ce jour-là, quand il arriva chez lui, sur les coups de midi trente, il dut retirer d'abord le linge qui séchait sur un fil, à l'orée du pré, car le vent soufflait fort et risquait de l'emporter. Puis, sans se servir d'aucune clé, il poussa la porte de bois et rentra dans la pièce principale qui lui servait de cuisine. Mauricette était passée et lui avait dressé la table proprement. Une miche de pain d'un côté, son litron de vin de l'autre, une cuisse de poulet grillée sous une écuelle, à cause de Mimile, le chat qui était voleur.

Gervais commença par allumer son " fieu " dans l'âtre, car la maison était fraîche encore en cette saison dite " jeune " par les agriculteurs. Mauricette, prévenante, lui avait préparé également les bûches et bûchettes pour qu'il pût déjeuner au chaud. Il adorait son amie qui était veuve, jeune encore et fort jolie à son goût. Au passage, il salua Mimile, le chat roux de la maison qui dormait encore sur son paillason.

- Je vais te donner ton écuelle, Mimile... lui dit-il simplement.

L'écuelle aussi était prête, mais placée sur le buffet, afin que le destinataire ne pût l'atteindre. Elle pensait à tout, la Mauricette. Justement, sur le buffet, devant la carafe du calvados, il y avait le portrait de sa bien-aimée, encadrée et placée sous un verre protecteur. Gervais se saisit du cadre, embrassa la chère photographiée, avant de le poser sur la table, devant son assiette. Puis, sans songer à se laver les mains à l'évier, comme le lui avait pourtant appris sa mère, il prit place à table en sifflotant de contentement. Mimile se mit alors à miauler, réclamant son repas et il dut se lever pour lui donner son écuelle qu'il plaça à terre, non loin du " fieu " qui flambait maintenant avec ardeur.

Gervais commença par attraper le litron et se servit un plein verre

de vin rouge de sa production personnelle, car il possédait un petit vignoble non loin de là, sur la pente, derrière le bois, hérité de son père, en même temps que la ferme et ses abords. Il but ce premier verre goûlument, s'en servit un second, coupa une tranche de pain, avala le second verre, s'empessa de le remplir à nouveau " car il mourait de soif "... Point d'eau sur la table, car elle lui provoquait des gargouillis désagréables. Il ne buvait de l'eau qu'à l'occasion d'un pastis, où quelquefois, sans le faire exprès, en se baignant à la rivière, l'été... ou encore quand il pleuvait et qu' elle lui dégoulinait sur le visage.

Dans un bol, il y avait des radis bleus, élevés eux-mêmes au jardin, près du grand poirier, dont les graines rares lui avaient été expédiées de Paris par la vieille cousine Pierrette, apparentée du côté de sa mère. Ils étaient superbes ces radis, frais cueillis, bien lavés... S'apercevant qu'il avait les ongles noirs, souillés de terre, il attrapa son couteau pointu et les cura avec application en se pencha du côté sol. Puis, il essuya le couteau sur son pantalon, découpa une grosse tranche dans le saucisson placé non loin du litron, mangea cette tranche d'un coup, vida à nouveau son verre... Se resservit du vin.,

posa la bouteille vide à terre, auprès de sa chaise, pour qu'on ne la vît, si quelque visiteur s'en venait à l'improviste, dont Léon le facteur qui se moquait souvent de lui. Puis, il se leva lourdement pour aller récupérer un second litron dissimulé derrière le tas de bûches, et reprit place devant son assiette avec un soupir de soulagement.

Comme il attaquait son pilon de poulet à pleines dents, la porte s'ouvrit d'un coup, sans doute à cause du vent violent, mais pas que... Sur le seuil, venait d'apparaître maintenant la grande Marie, costarde comme un mulet de labour, agitée et renfrognée, tenant sa robe à fleurs trop grande d'une main et de l'autre son sempiternel chapeau de paille que le vent agitait.

- Ah, tiens ! Te voilà donc, la Marie ! s'écria Gervais depuis sa table.
C'est-y le bon vent qui t'amène ?

Il eut un rire idiot et poursuivit :

- Entre donc et viens t'asseoir un moment.

- Tu vas voir un peu, toi ! grogna-t-elle, en réponse, l'air très en colère. Tu es encore là à te soûler, espèce d'ivrogne !

Et, sans plus attendre, elle fit sonner ses bottines sur les carreaux de brique, se porta au-devant de Gervais et lui colla une paire de baffes retentissantes. L'autre, sous le coup faillit tomber de sa chaise, et sa casquette souillée de boue alla voltiger à cinq mètres plus loin...

- T'es t-y donc devenue bargeotte ! cria-t-il en se protégeant de son bras, car elle voulait lui en mettre encore deux autres.

- Salopard ! s' époumona-t-elle, la main levée.

Puis, apercevant le portrait de la Mauricette posé près de la miche, elle s'en saisit vivement et le lança dans le " fieu " où il se brisa en mille morceaux avec fracas, avant de flamber. Saisi de terreur, le chat Mimile avait sauté tout en haut du buffet, où il n'était jamais allé, et miaulait maintenant sinistrement.

- Voilà ce que j'en fais de ta donzelle ! gronda Marie furieuse.

- Mais, elle est bargeotte ! Mais, elle est bargeotte ! faisait Gervais avec des yeux rougis par le trop bu et peut-être effrayés aussi.

- Sois, tranquille, je vais te surveiller, toi !

Le temps de se bouger de sa chaise, la visiteuse avait disparu.

- Mais, tout de même ! rouspéta Gervais. Venir me faire toutes ces histoires ! On ne peut pas être tranquille cinq minutes, ici !

Il alla refermer la porte, en la claquant avec colère, revint s'asseoir tant bien que mal, se resservit un plein verre de rouge, le porta à sa bouche à l'instant où la porte s'ouvrait à nouveau...

- Vingt diables ! s'écria-t-il. J'y va la crever ce coup-ci !

Et le facteur Léon entra, à l'instant où Gervais titubant avait attraper le tisonnier afin de commettre son crime.

- Eh bien... Eh bien ! fit l'arrivant. Que t'arrive-t-il mon pauvre Gervais ? Ce n'est que moi, ton vieux pote le facteur. En voilà une façon d'accueillir les amis...

- Excuse, Léon... bredouilla Gervais. C'est à cause de la Marie... Elle sort d'ici... Tu ne l'as point vue cette garce ?

- Je n'ai vu personne... répondit Léon. D'abord, de quelle Marie tu me causes ? Marie... Marie Desbois... ?

- Je n'en connais point d'autres... raconta Gervais qui s'était effondré sur sa chaise.

- Marie Desbois ! ? Et elle sort d'ici...!? persifla le facteur, visiblement incrédule. Ouais, ouais ... je comprends... Il n'y a pas de courrier aujourd'hui, mais je t'ai rapporté ta galette commandée chez le boulanger.

- Ah, merci, t' es un ami, toi ! Viens donc t'asseoir et boire un coup. Je cherche mes sous pour t'y payer ma galette...

Le facteur prit place de l'autre côté de la table, devant un verre de vin bien rempli. Se penchant légèrement, il aperçut le litron vide à terre et eut un léger sourire.

- Que te voulait-elle, la Marie...? demanda -t-il naturellement.

- Eh bien, elle est arrivée comme une bargeotte... marmonna Gervais. Elle m'a foutu deux baffes , puis elle a jeté le portrait de Mauricette

dans le feu en gueulant que j'étais un soûlard et qu'elle allait revenir m'en foutre d'autres...

Léon se marrait maintenant.

- Elle a fait tout ça, la Marie !

- C'est comme je t'y dis ! Tiens, le Mimile est encore sur le buffet, tant qu'il a eu peur de cette furie ! C'est encore plein de vitre brisée dans les bûches, regarde

- Ouais, ouais.... Elle est devenue bargeotte ! dit simplement Léon.

Sur ces entrefaites, la porte étant restée ouverte malgré la tempête, se présenta subitement Justine, l'épouse du facteur. En la voyant entrer, les deux compères échangèrent rapidement un regard inquiet.

- Ah ! c'est comme ça que tu fais ta tournée, n'est-ce pas, Léon ! gronda-t-elle. En buvant des coups avec ce soulaud de Gervais. !

C'était une petite femme maigre et nerveuse, habillée proprement,

coiffée avec des mèche hirsutes à la Sagan, dont elle en avait le regard particulier.

- Je suis venu lui apporter sa galette... Il m'a payé un coup en remerciement, c'est qu'en même pas la mer à boire , Justine ! essaya de se justifier le facteur.

L'instant d'après, Léon recevait à son tour une paire de baffes retentissantes qui fit voler sa casquette non loin de celle de Gervais, restée à terre.

- Je ne veux plus te voir ici, Léon, file maintenant ! cria Justine avec des yeux de tigresse en colère, tandis que le facteur ramassait sa casquette et disparaissait. Toi, Gervais, tu iras récupérer ton courrier dans la boîte au coin du jardin comme tout le monde ! Si tu détournes encore mon homme en lui faisant boire ta sale piquette, je te pends au grand poirier par les nouilles !

- Tu serais t-y méchante toi aussi, Justine ? demanda craintivement Gervais sur un ton bête.

Tu veux z'y voir un peu...?

Et, joignant le geste à la parole, elle leva le bras pour le gifler aussi.

- Ah, non ! Moi, j'ai déjà payé ! déclara Gervais. La Marie est venue tout à l'heure et elle m' a remis deux belles tartes ! Ca suffit !

- Elle a bien fait, la Marie ! C'est tout ce que vous comprenez, vous les hommes... La Marie est venue...!? Quelle Marie...!? Tu veux parler de la Marie Desbois ? Celle que tu fréquentais autrefois...?

- J'en connais point d'autre !

- C'est du joli ! fit Justine. Ah, tu es dans un bel état, mon cochon ! J' ai connu des gens qui voyaient courir des bêtes, après boire. Mais toi, tu vois la Marie qui vient te battre !

- Pas seulement, précisa Gervais de sa voix engourdie, elle a aussi cassé le cadre avec la photo de Mauricette ! Dans le fieu qu'elle l'a jeté ! Elle criait si fort que le chat est monté en haut du buffet ! Et ma casquette, là-bas....

- Mon pauvre Gervais ! Il va falloir te faire soigner en ville ! C'est urgent : la Marie, il y a plus de trois ans qu'elle dort au cimetière !

- C'est... C'est pas dit ! rétorqua vaguement l'assoiffé. Les morts, des

fois, ils y reviennent ; à preuve : les revenants... Ma défunte mère les croisait souvent dans les vieilles granges... Tu vois bien le bazar qu'elle m'a mis, la Marie ! Elle est revenue !

Justine haussa les épaules et se retira en menaçant encore :

- Souviens-toi, Gervais : si je retrouve Léon à boire ici , je t'y pends par les nouilles !

Gervais grogna de colère, alla claquer la porte et déclara à part lui:

- C'est-y pas une misère ! J'en ai marre de ce jour Dhui ! Je veux manger ma galette du roi en paix !

Et, comme il repoussait fermement le verrou, il entendit à l'extérieur la voix de Justine qui disait à un voisin :

- Eh bien, Monsieur Larose, le Gervais, il en tient une lourde ce matin!

- Ah, certes... Il n'y a pas que le vent pour faire claquer la porte !

Gervais leur adressa un bras d'honneur et bien enfermé chez lui désormais, il s'en revint jusqu'à sa table encombrée, où attendaient indéfiniment, la galette et le litron bien entamé. Toujours à l'aide de son inséparable couteau pointu, il découpa une portion de gâteau, en

regardant bien sur les bords si la fève était là... Cette comédie de la galette où se cachait un mystère, l'amusait depuis son enfance. Comme il ouvrait la bouche afin de se régaler, on frappa de nouveau à la porte ... Il faillit s'étouffer.

- Allez tous au diable ! gueula-t-il de sa voix d'ivrogne. J'ouvre à personne !

Puis, une voix douce :

- C'est Mauricette... Il faut que je t'en raconte une bien belle, Gervais. Ouvre vite....

- NON ! cria-t-il. J'en veux point de tes baffes !

- Mais, c'est Mauricette, je te dis !

- Fiche le camp ! Les femmes vous êtes toutes des batteuses !

- Tu me remercies bien mal de mes gentillesse...

Alors, il se fit une agitation aux abords de la maison. On eût dit un attroupement. Puis, à nouveau, la voix autoritaire de Justine :

- Laissez donc, Mauricette... Le Gervais, il est rond comme un boudin! Il raconte que la Marie Desbois est venue lui mettre des baffes et qu'elle a tout cassé dans la cuisine...

Et la Mauricette de rétorquer :

- Mais, moi aussi, pareil ! Elle est arrivée comme une furie, elle m'a mis des claques en me traitant de " sale donzelle " , elle a flanqué dans le feu le portrait de Gervais et puis sfirrrt ! le temps de réaliser ce qui m'arrivait, elle avait disparu !

-Mais... Mais enfin, Mauricette, vous savez bien que la Marie Desbois dort au cimetière depuis trois ans au moins !

- C'est ce qu'on dit ! Mais, les baffes, je les ai reçues, moi ! Attendez donc que je l'attrape celle-là !

Un silence, suivi d'une autre agitation aux abords de la ferme.

- Eh bien, Monsieur Larose, dit encore Justine. J'ignorais qu'il y avait autant de buveurs de vin dans ce pays !

- Que voulez-vous, il faut comprendre... répondit ce dernier. La Marie Desbois, c'est comme pour mes abeilles : c'est jour de vent : ça énerve !